



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Les toilettes blanches sont les plus nombreuses dans ce moment, où l'ardeur de la température fait rejeter toutes les étoffes lourdes à l'œil ou au porter. Il n'est point de femme un peu élégante qui puisse se dispenser aujourd'hui d'une douzaine au moins de peignoirs ou redingotes en mousseline, batiste, organdi, jaconas ouvragé, mousseline à rayures ou semée de jolis dessins brochés. Tous ces frais et transparents tissus forment des costumes charmans, avec une large ceinture de ruban écossais rose et blanc, bleu et blanc, et nouée autour de la taille. Un ruban du même genre se place en écharpe sur la poitrine, ou se noue en sautoir autour du cou. Avec cela des bottines de gros de Naples écu, et une capote en paille de riz ou fine paille cousue,

ornée d'une branche de fleurs des champs, et vous avez l'idée des plus gracieuses toilettes de campagne.

Après avoir parlé des modes de la campagne, nous pensons que cette journée qui appartient aux modes du tems doit trouver ici tout naturellement sa place.

UNE JOURNÉE A LA CAMPAGNE.

A quelques lieues autour de Paris sont toutes ces jolies habitations où l'on ne retrouve rien de la grandeur seigneuriale, mais bien toute l'élégance parisienne. On est à la campagne; et que le caprice fasse regretter Paris, on y peut revenir en une heure, au galop de quatre chevaux; on suit toutes les distractions que l'on a quittées; il est presque impossible d'alléguer l'éloignement en refusant une invitation à dîner; rien n'est plus facile que d'assister à toutes les premières représentations curieuses.

Est-ce là le repos que l'on trouve à s'isoler de la grande ville? ces petits châteaux coquets valent-ils le donjon et la tourelle de province? Nous ne sommes pas appelés à en décider. Nous racontons Paris, et ne le trouvant plus en lui-même, nous le cherchons au dehors, dans un cercle borné. Il est à la campagne. Toujours précieux et parfumé, le Paris qui nous appartient n'est pas au milieu des plaisirs, il reste parmi les fleurs et les gazons arrosés.

Une belle journée avait attiré ces jours passés beaucoup de monde dans une de ces charmantes demeures qui avoisinent Meudon. Depuis le matin les voitures couvraient la route, traînées par un cheval rapide que conduisait son maître, ou par un attelage à la russe de deux jolis chevaux dissemblables, dirigés également par le maître, accompagné d'un groom dans son large bryczka (cette voiture basse peut avoir indifféremment une ou deux banquettes, et n'est jamais menée par un cocher); au milieu d'un nuage de poussière, couraient rapides sur la route le landau ou la calèche entraînés par quatre petits chevaux, que montaient habillés de soie et de basin deux jeunes jockeys à la casquette de velours.

Et dans la première cour sablée se croisaient tous ces équipages, et les chevaux de selle et les chiens. Les gens aux livrées galonnées défilaient les bêtes haletantes; l'amazone quittait légère sa jument, remise aux mains d'un palefrenier; tout était bruit et mouvement.

Le déjeuner, servi dans une salle à manger de marbre, attendait les convives. La maîtresse de maison, vêtue de blanc, recevait dans un petit salon de mosaïque tout brillant de fleurs, où les stores, en natte algérienne, laissaient percer un jour doux et craintif. Tout autour, les sofas à balustre, en étoffe de soie ancienne, se garnissaient d'une foule de jeunes femmes si coquettement simples que l'on se demandait si elles étaient plus belles ainsi, ou parées

pour le bal, sans les diamans, les blondes et les vêtements somptueux.

Aux femmes très-élégantes, le négligé est une poétique parure. Des cheveux relevés avec art, un peignoir gracieux, une guêtre bien faite, ont certainement autant de charme que le faste souvent écrasant. Aussi, le jour dont il est question, il n'est pas de raout d'hiver qui pût rivaliser avec ce salon affectant une absence de prétention inconnue.

Le déjeuner se prolongea jusqu'au milieu du jour. A deux heures on monta en voiture, on visita les environs, et l'on revint dans le parc. Là commencèrent ces exercices gracieux auxquels une jeune fille demande tous les secours de la grâce. La mode qui plaça les femmes devant le billard, où se déploie un bras adroitement posé, met aux mains d'une jeune fille la flèche rapide, l'arc aux formes fines et pittoresques. Alors commence une lutte où la vanité veut le succès; on rit d'abord aux premières maladresses; mais lorsque d'autres sont applaudies, il faut l'être, on y met de l'amour-propre, et plus d'une a rougi de dépit en dépassant le but.

A ce propos, il nous est impossible de ne pas faire une réflexion, tout en dehors qu'elle soit de nos attributions; après tout, ce sera traiter la physiologie de cette mode nouvelle, sans nous en écarter.

On inspire aux jeunes filles une réserve toute de modestie, on limite leur assurance, on veut qu'elles rougissent sous le regard, et voilà qu'une fantaisie les place en spectacle, et leurs mères sourient à ce caprice, à ces jeux d'adresse, qui leur mettent au cœur la vanité jalouse, comme autrefois les gavottes et les allemandes dansées avec un étalage pompeux devant le public de tout un bal.

Mais nous qui sommes appelés à faire tout autre chose que de la morale, nous futiles et vides, prenant le fait pour ce qu'il est, nous dirons que le tir à l'arc est un des plus gracieux plaisirs de la campagne, en réunion fashionable, et qu'il

nous a laissé de charmans souvenirs.

A six heures vint le dîner. Nous nous retrouvons encore dans cette salle à manger ronde, avec ses portiques à colonnes laissant voir au loin les collines boisées, et Saint-Cloud, et la Seine, et plus loin encore Paris et le mont Valérien. Des stores blancs pareils aux rideaux, bordés d'une frange de laine verte, s'étendent au dehors à la manière mauresque, et couvrent de leur ombre la terrasse qui entoure la salle presque en entier.

A un quart de lieue est la *fête de l'endroit*. C'est un plaisir étranger à beaucoup de femmes, et la maîtresse de la maison propose d'aller former une contredanse dans le bal paysan. La société empanachée envahit donc une partie du grand rond ; on danse ou plutôt on figure en causant, car il faut rire de soi-même dans cette circonstance où l'on sort de ses habitudes. Les entrechats et les passes divertissent autant les dames parisiennes que leur attitude sérieusement nonchalante amuse les joyeux danseurs. Mais on ne s'occupe pas long-tems d'une distraction sans attrait ; le *bal* est mal éclairé, l'orchestre ne vaut pas celui de Bellevue, et l'on boit tout près de la *danse*, dans un jardin où l'on fume. Or, on sait que pour les dames parisiennes il n'y a pas de plaisir qui soit capable de résister à l'odeur de la pipe, à plus forte raison un plaisir aussi négatif.

Aussi reprend-on le chemin du château. Là on pourra danser au piano. On jette les chapeaux, et on improvise des toilettes de bal en cueillant des fleurs du jardin qui se piquent au hasard dans une chevelure défrisée. Quelques hommes font un trictrac, une bouillotte, un piquet. Il y a des occupations pour chacun. Le *ménétrier* se repose pour que quelques-uns des assistans chantent des morceaux d'ensemble, puis on danse de nouveau. On est en robe montante ; mais les fenêtres sont ouvertes, et l'éventail se retrouve ; il a été apporté le matin, car toutes les

époques d'une journée d'été exigent l'éventail.

Minuit trouve les danseurs disposés à partir. La cour, remplie de voitures, éclairée par les flambeaux et les lanternes, présente une physionomie toute pittoresque. La route retentit sous le bruit pressé des roues qui broient le pavé, et le petit château se retrouve calme et non pas désert ; car quelques amis restent plusieurs jours, et la maîtresse de la maison, en faisant donner à chacun son bougeoir d'argent, leur dit en leur tendant la main : Bonsoir ! à demain matin !

Le lendemain on se retrouve à déjeuner ; mais ce n'est plus une journée de réception, c'est une semaine d'intimité et de douces causeries, dont quelques visiteurs passagers dérangent parfois.

MODES D'HOMMES.

— On remarque beaucoup, en fait de pantalons de fantaisie, les carreaux écossais verts et noirs, petits damiers en laine croisée. Ces pantalons sont les plus distingués pour la tenue du matin. Les pantalons sont serrés aux genoux et à la hanche. On en porte beaucoup de drap de fil blanc, ou en coutil anglais rayé de bleu.

— Les gilets les mieux portés sont les gilets de piqué ; les couleurs sont très-variées. On en porte de clairs et de foncés, à dessins de brocard, ou à petites fleurs semées : en général ils sont assez courts.

— On porte beaucoup de cravates écossaises en négligé ; les plus jolies forment de petits carreaux verts et blancs, amaranthes et verts. Celles en gros grain sont toujours de mode. La plupart sont vertes, marron ou puce.

— On remarque beaucoup de chapeaux d'osier et de paille. Ces coiffures sont excessivement commodes et légères. Avec ces chapeaux, on ne peut se dispenser d'avoir, dans tout le reste de sa tenue, une très-grande recherche.

— Les bottes vernies, à hauts talons,

ont toujours la vogue. Avec les souliers vernis, on porte des bas de fil d'Ecosse; ils sont ordinairement d'une finesse excessive.

— Les redingotes les mieux portées sont courtes, doublées en gros de Lyon, avec un collet de velours noir; leur couleur est d'un noir incertain et à reflets glacés. On en voit beaucoup à une seule rangée de boutons.

— La forme des habits a peu varié; on porte toujours les boutons de métal ciselé.

Fragment

D'UN OUVRAGE INÉDIT.

Le jour de pâques fleuries s'était levé pur, brillant, et les cloches balancées dans les airs invitaient ceux qui croient et prient encore à venir solenniser le triomphe du Christ. La foule se portait vers les églises. De pauvres femmes au cœur résigné, de jeunes filles au front candide suivaient, ce jour-là, la même ligne que les élégantes du grand monde qui se rendaient aux temples, sans foi, sans amour, et seulement pour obéir à un ancien usage. Celles-ci, richement vêtues, parfumées d'essences, annonçaient par cet extérieur les heureuses du siècle; tandis que le costume simple des premières, leur air recueilli, disaient les biens immortels qu'elles espéraient.

Une troupe enfantine entourait les saints portiques, elle avait hâté l'instant du réveil pour se procurer une moisson de verdure; et les joues fraîches, le regard joyeux, chacun de ces enfans mettait sous les yeux des passans le rameau béni que la piété devait payer d'une modeste offrande.

M^{me} de Saint-Hyves et Arthur, qui voulaient entendre des morceaux de chants sacrés, annoncés dans les journaux, accompagnèrent Daïla à Notre-Dame.

Ils ne parvinrent qu'avec beaucoup de peine à se placer devant le sanctuaire. Étrangère à ce qui se passait autour d'elle, Daïla abandonna son esprit aux sublimes pensées, aux douces extases d'une religion qui promet tout à l'imagination et au cœur.

Les sons majestueux de l'orgue répandus lentement sous les voûtes sonores, s'unirent aux voix harmonieuses qui soupiraient les saints cantiques. Un soleil de fête inondait l'église de ses purs rayons, et faisait chatoyer les robes de velours, les manteaux de satin des femmes, les broderies d'or des prêtres. L'encens s'élevait en vapeurs diaphanes qui s'évanouissaient dans l'air en le parfumant. Les ogives répétaient mille feux dont les couleurs variées tombaient éparées sur les assistants.

Au moment de l'acte solennel du christianisme, Daïla s'approcha de l'autel et se mit à genoux!..... Arthur l'observait avec amour. Elle se releva pour retourner à sa place, mais la foule obstruait le passage, la jeune vierge resta debout et comme enveloppée d'une bande lumineuse qui descendait de la voûte à l'autel et traçait un long sillon de lumière. A travers ce nuage transparent et coloré, Daïla, avec son front blanc, son regard humide d'émotion, la palme verte qu'elle tenait dans sa main, produisait l'effet d'une vision céleste!

M^{me} de Saint-Hyves fut frappée de cette poésie de religion, de jeunesse et d'amour qui environnait Daïla et lui donnait l'air d'un ange. Elle regarda Arthur pour deviner ce qui se passait en lui, il était tout entier sous le charme. M^{me} de Saint-Hyves tressaillit en voyant l'enchantement qu'exprimaient les traits de son noble ami. Pour elle, les parfums se dissipèrent, l'harmonie cessa, tout ce qui la ravissait disparut soudainement, et fit place à une douleur d'autant plus vive qu'elle avait été précédée par de bien douces émotions.

Sous la puissance des célestes accords

qui remuaient les cœurs, M^{me} de Saint-Hyves, dont la pensée ne montait plus au ciel, venait de rêver les félicités terrestres : elle s'était représenté Arthur devenu son époux, oubliant près d'elle son inclination pour Daïla, l'aimant avec ses hautes facultés, sa brûlante énergie, et de ce nuage d'or elle tombait dans un gouffre !

Revenue chez elle, M^{me} de Saint-Hyves s'enferma dans un pavillon du jardin et s'abandonna aux plus amères pensées. Elle sentait que les années ne changeraient rien à ses sentimens, qu'elle userait sa vie à cacher sa tendresse, à désirer le bonheur, et l'avenir gros d'orages lui semblait peser sur sa tête.

Elle fut interrompue dans ses tristes méditations par la voix d'Arthur qui se promenait dans le jardin avec Daïla. Ils s'assirent sur un banc rustique adossé au pavillon.

« Mon amie, dit Arthur à Daïla, pour quoi votre physionomie si radieuse ce matin est-elle maintenant pensive ? auriez-vous une peine que je ne connaîtrais pas ?

— Non, répondit Daïla en arrêtant sur Arthur ses yeux d'azur, ce n'est pas encore de la peine, mais un vague pressentiment de jours moins heureux que l'avenir me prépare.

— D'où vous vient cette pensée ?

— Ce matin, quand, prosternée devant Dieu, je lui promettais d'immoler ma volonté à la sienne, j'ai cru sentir près de moi mon ange protecteur recueillant ma prière et me disant : « Sois prête au sacrifice que peut demander le devoir ; » et j'ai songé à vous, mon Arthur, je vous ai vu fixant les regards des hommes, accomplissant une haute destinée, forcé enfin de renoncer à moi, pour répondre aux vœux de votre famille.

— Cher ange ! qui donc oserait me prescrire une telle loi ?

— Je ne sais, mais tout le monde le voudrait ainsi.

— Le monde, répéta Arthur avec un

impérieux sourire, et que m'importent ses conventions intéressées, ses arbitraires décisions ! Ce monde, qui me flatte maintenant que je suis dans une position indépendante, n'a-t-il pas été sourd à ma voix lorsque j'espérais de lui mon avenir. Oh ! non, les opinions des hommes ne valent pas la peine d'être comptées pour quelque chose. Ma Daïla, si chaste, si tendre, si belle, n'obtiendrait pas les hommages de cette société corrompue où la considération s'achète par la richesse. Eh bien ! elle aura tous les miens. Moi seul, je ferai sa réputation, son bonheur, sa dignité. Ton existence sociale sera mon ouvrage, et je forcerai ceux qui te voient sans t'admirer à respecter en toi l'épouse d'Arthur. »

En disant ces mots, il pressait contre son cœur les mains de Daïla.

« Oh ! que ces paroles sont douces, elles rassurent votre timide amie, dit Daïla en inclinant son front virginal. » Après un moment d'heureux silence elle reprit :

« Je ne puis comprendre qu'une pauvre jeune fille comme moi ait pu mériter l'amour d'un homme tel que vous, surtout quand vous auriez dû être frappé de la supériorité de ma généreuse protectrice, dont vous appréciez d'ailleurs l'esprit et la beauté.

— Oui, je lui rends justice et la distingue parmi toutes les autres femmes, je m'honore de la sympathie qui existe entre quelques-uns de nos goûts, et si Daïla n'existait pas, M^{me} de Saint-Hyves eût été la femme de mon choix. Mais le cœur ne se partage pas, le mien est fixé pour jamais.

Cet entretien se prolongea encore quelque tems sur le même ton, puis Daïla et son ami, rappelés par l'heure, retournèrent à la maison.

M^{me} de Saint-Hyves, qui avait entendu toute cette conversation, restait abîmée dans son désespoir. Oh ! comme elle souffrait en écoutant ces expressions de ten-

dresse! comme sa respiration devint oppressée quand Arthur commença son éloge! et quelle amertume fondit en elle lorsqu'il dit qu'il l'aurait aimé sans Daïla!

La jalousie et ses déchiremens bouleversaient l'âme de la belle protectrice de Daïla, elle éprouvait des mouvemens de haine pour cette inoffensive créature adoptée par elle. Le front serein de Daïla, son gracieux sourire, sa sécurité, se retraçaient au souvenir de M^{me} de Saint-Hyves et lui semblaient des outrages faits à sa douleur.

« Quoi! disait-elle, je souffrirai sans limites et sans terme, mon unique occupation sera de renfermer en moi le feu qui me consume, de refouler la plainte au fond de mon cœur, et cette enfant du désert prendra dans le monde la place qui m'était destinée! pour elle, tous les sentimens heureux; pour moi, toutes les peines dévorantes. Oh! non, non, moi aussi, je veux du bonheur, j'y ai droit comme elle, et plus qu'elle. Mais... ne suis-je pas maîtresse du sort de cette jeune fille? qui m'empêche de l'éloigner à jamais?... Elle n'a sur la terre d'autre appui que le mien... ah! la douleur m'égare, je ne puis vouloir d'une félicité payée des larmes de cette douce enfant qui se repose avec tant de confiance sur ma bonté pour elle. »

M^{me} de Saint-Hyves tomba de nouveau dans une profonde rêverie.... Elle en sortit avec une résolution prise; d'un pas tremblant, elle marcha vers son secrétaire, écrivit ses dernières volontés, parmi lesquelles se trouvait un legs considérable pour Daïla; le reste de ses biens devait servir à fonder une maison de refuge pour les infirmes.

On apprit avec un pénible étonnement la mort prématurée de M^{me} de Saint-Hyves, de cette femme jeune et belle, dont l'avenir paraissait riche de jours, d'espérance et de bonheur.

M^{me} JOSÉPHINE LEBASSU.

Vert-Vert, ce narrateur spirituel qui amuse d'une manière piquante Paris et la province, a offert nombre d'esquisses originales sur M. de Talleyrand. Nous regrettons de devoir nous borner à n'en citer qu'un extrait.

M. DE TALLEYRAND.

M. de Talleyrand jouissait en paix de sa fortune et de sa grandeur, lorsqu'il vint au premier consul un étrange scrupule sur la façon peu orthodoxe dont son ministre des relations extérieures vivait avec M^{me} Grant.

En 1788, était arrivée des Indes-Orientales à Versailles une jeune femme dont la beauté fit une grande sensation et détourna les plus graves esprits des vives préoccupations qui s'emparaient alors du monde politique. On apprit que cette dame, mariée à un négociant anglais nommé Grant, avait quitté son mari et vivait indépendante et riche. L'évêque d'Autun se fit distinguer parmi les adorateurs de la belle Indienne et en reçut un accueil favorable. Une liaison dans laquelle il était engagé depuis long-tems, et qui long-tems encore survécut à cette intrigue, faillit être rompue par les assiduités du galant évêque auprès de M^{me} Grant.

La révolution vint, et, au mois d'août 1792, M^{me} Grant émigra; ses relations indiscrètes avec quelques personnages compromis l'obligèrent à mettre une certaine précipitation dans son départ de Versailles et sa fuite en Angleterre. M. de Talleyrand la revit à Londres pendant le court séjour qu'il y fit à l'époque de l'*alien-bill*. Lors de son premier ministère, sous le directoire, M^{me} Grant, profitant des facilités accordées aux émigrés, et comptant sur la protection du ci-devant évêque devenu ministre, vint à Paris, et sa première visite fut pour l'hôtel Galifet. M. de Talleyrand la reçut d'autant mieux qu'elle était plus belle que jamais, et qu'elle

rapportait de précieux documens à Londres, où elle avait intimement vécu dans le monde le plus élevé.

M^{me} Grant fut installée sans façon au ministère, et en fit les honneurs en maîtresse du logis. Lorsque M. de Talleyrand, disgracié, alla se loger au Marais, M^{me} Grant habita à Montmorency une maison de campagne qui devint le rendez-vous des sommités diplomatiques. Redevenu ministre, M. de Talleyrand resserra les nœuds mystiques qui l'unissaient à M^{me} Grant, et l'hôtel Galifet la vit de nouveau régner en souveraine.

M^{me} Grant était douée d'une merveilleuse simplicité dans l'esprit : ses aventures, ses voyages, ses relations avec des hommes supérieurs, et particulièrement avec le plus spirituel de tous, n'avaient pu donner l'essor à son indolente imagination.

Les amis de M. de Talleyrand s'étonnaient qu'il pût se plaire dans la société d'une telle femme.

« Cela me repose, » leur répondait-il.

Enfin, Bonaparte tenant à ce que son gouvernement eût des mœurs correctes, et que ses hauts fonctionnaires fussent exempts de tout reproche à cet égard, fit appeler M. de Talleyrand en audience particulière, et sans plus de préambule :

« Citoyen ministre, il faut épouser M^{me} Grant.

— Sérieusement, général? »

Le premier consul expliqua au citoyen ministre qu'il s'agissait d'un mariage du meilleur aloi possible, et que ledit mariage devait être célébré dans le délai d'une semaine. M. de Talleyrand s'inclina devant la volonté morale du maître.

Un bref du pape venait de rendre l'abbé de Périgord net de tous ses vœux ; il était détonsuré et même désexcommunié par une bulle du Vatican ; et, d'après l'axiôme d'infailibilité papale, les catholiques les plus rigoureux devaient le considérer comme très-apte au mariage et à toutes les fonctions laïques et séculières.

Le mariage fut donc célébré de la façon la plus municipale et la plus religieuse, et M^{me} Grant devint, grâce au premier consul, la citoyenne de Talleyrand.

Le lendemain de son mariage, il disait à son ami M. de Montron :

« Ah ! mon cher, il est bien pénible, à mon âge, de renoncer à une ancienne habitude et de former une nouvelle liaison.

— Comment cela ?

— Eh ! oui, voilà M^{me} de Talleyrand ; mais qui prendrais-je pour remplacer M^{me} Grant ? »

Du reste, M. de Talleyrand faisait bon marché de la naïveté de sa femme, et il se plaisait à mettre en jeu sa délicieuse ingénuité. Voici une anecdote bien connue à ce sujet :

Un jour que M. de Talleyrand devait avoir à dîner M. Denon, il dit à M^{me} de Talleyrand :

« Vous aurez aujourd'hui à côté de vous un savant de l'expédition d'Egypte ; il faudra lui parler de ses voyages ; en voici la relation, lisez-la. »

A dîner, M^{me} de Talleyrand aborde hardiment l'entretien avec son voisin. Tous les convives y prêtent poliment la plus grande attention.

« J'ai lu votre livre, monsieur ; il est bien intéressant.

— Madame, votre indulgence est bien flatteuse....

— Savez-vous que vos aventures sont des plus surprenantes ?

— Mais, madame....

— Tout seul dans une île déserte !

— Comment donc ?

— Je voudrais bien vous voir en sauvages ! »

Ici, la société, qui ouvrait de grands yeux, se mordit les lèvres. M. de Talleyrand conservait le plus grand sang-froid. M^{me} de Talleyrand continua :

« Heureusement vous avez trouvé Vendredi.

— Vendredi ! » répétèrent M. Denon et tous les convives, qui perdirent con-

tenance, et auxquels M. de Talleyrand donna le signal d'un franc rire, en avouant qu'il s'était trompé, et qu'au lieu de l'ouvrage de M. Denon, il avait fait lire à sa femme *les Aventures de Robinson Crusoé*.

Les soirées d'intimité étaient toujours, chez M. de Talleyrand, charmantes par le choix des élus, tous gens de goût, d'esprit et d'élégance. Dans ce cercle où tant de femmes se disputaient le sceptre de la grâce et de la beauté, M^{me} de Staël régnait par son esprit, et M. de Talleyrand, qui trouvait en elle une digne partner, ne manquait jamais de lui décocher ses saillies les plus vives et aimait à lutter de bons mots avec elle. Quoi qu'en ait dit M. de Talleyrand, il n'avait pas tout-à-fait dédaigné les faveurs de cette femme supérieure, mais il était parfaitement revenu de tout sentiment tendre pour elle, et c'était avec un plaisir toujours nouveau qu'il la blessait de ses traits piquants.

Un jour, M^{me} de Staël, qui était fort indiscreète, lui adressa cette question :

« Si M^{me} Grant et moi nous tombions dans l'eau, laquelle sauveriez-vous ? »

— Vous savez nager, » lui répondit M. de Talleyrand.

La même question avait été mise une fois sur le tapis au cercle de la reine à Trianon. M. de Vaudreuil, galant avec toutes les jolies femmes de cette petite cour, l'était particulièrement avec deux d'entre elles, M^{me} de Lamballe et M^{me} de Polignac. Un soir qu'il se montrait en veine d'esprit et d'amabilité, Marie-Antoinette, voulant l'embarrasser, lui demanda laquelle il sauverait si M^{me} de Polignac et M^{me} de Lamballe tombaient dans l'eau.

« Je sauverais M^{me} de Polignac, » répondit sans hésiter M. de Vaudreuil.

Puis il ajouta :

« Et je me noierais avec M^{me} de Lamballe. »

La société s'éleva aussitôt en cour d'amour pour décider quelle était la préférée.

Les saillies de M. de Talleyrand n'épargnaient guère les solliciteurs qui abondaient à l'hôtel des relations extérieures.

Au bout de quelques mois de ministère, la fortune de M. de Talleyrand était devenue considérable ; on ne parlait rien moins que de trente millions. Bonaparte, qui n'aimait pas les fortunes trop rapidement acquises, apostrophant un jour en plein conseil le ministre des relations extérieures, lui dit :

« A propos, citoyen ministre, on assure que vous êtes fort riche ? »

M. de Talleyrand s'inclina modestement.

« Comment cela se peut-il ? ajouta le premier consul d'un ton brusque.

— Rien de plus simple, répondit M. de Talleyrand ; j'ai acheté des rentes la veille du 18 brumaire, et je les ai revendues le lendemain. »

La flatterie était ingénieuse : Bonaparte sourit, et ne reparla plus à M. de Talleyrand de ses trente millions.

A ce Numéro sont jointes les planches 1174 et 1175.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



25 Juillet 1835.

Modes de Paris.

N^o 274.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Coffure ornée d'un Camélia Naturel.

Exécutée par M. Smal, Palais Royal galerie Montpensier. 7. Maison foucité

Mantille en tulle brodée à la belle Anglaise rue de la Paix. 20.

Robe en gros de Naples Orpèdre.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N^o 34. Pallmall Place, London.

Modes de Paris.

15 Juillet 1835.

Nº 275



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 21 près le passage de l'Opéra.

Coffure de Mariée exécutée par M^{lle} Ansel Palais Royal. 7. Maison Souche.

Fleurs de M^{lle} Chagot rue St Denis. 37.

Exposé en Robes de M^{lle} Lefevre rue de l'Oratoire. 31.

Bonnets en Ronde.

Messrs J. & J. Fuller Nº 36 Rathbone Place London.